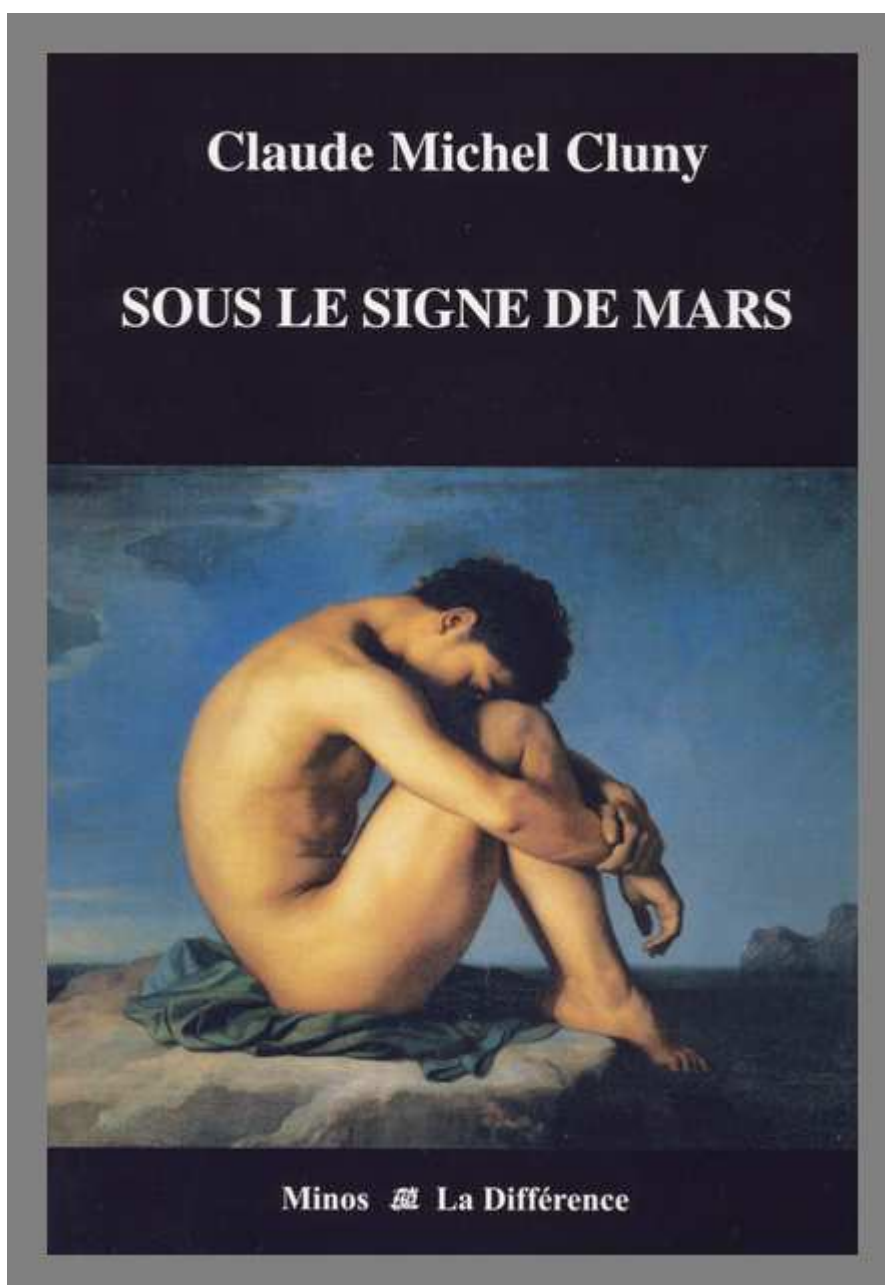


Sous le signe de Mars

Claude Michel Cluny



Éditions La Différence, collection Minos, 93 pages, février 2010, ISBN : 978-2729118686

Présentation de l'éditeur :

Entre un garçon de treize ans et un jeune soldat allemand, le choc d'une improbable rencontre... "Sous le signe de Mars" est l'histoire d'une initiation-intellectuelle autant que païenne. Quand la Deuxième Guerre Mondiale commence, l'auteur est encore un enfant ; elle se termine à son adolescence. C'est donc pendant la guerre qu'il fait son apprentissage de la vie et de la mort, qu'il découvre l'amour et que se révèle sa vision du monde. Au cœur du récit, la révélation d'un secret dont la vérité est si violente qu'il va fonder l'œuvre à venir et la marquer durablement.

Extraits :

« Plus tard, du temps que je découvrais Gide, je m'étonnais de tant de plaidoyers et d'atermoiements. Par rapport à lui-même, veux-je dire ; je pressentais que la société s'oppose toujours au bonheur. Les déchirements d'ordre moral que Gide s'imposait me paraissaient privés de bon sens. Je n'avais – faut-il écrire "Dieu merci" ? – aucune conscience religieuse, ne croyant pas à ce qu'on me racontait, et m'en suis bien trouvé. Je n'y voyais que des interdits et de mauvaises fables. Au contraire, la sexualité me parut très tôt une voie simple et naturelle pour aimer la vie, quel que soit le sexe de la personne qu'on désire ; cela n'avait pas un rapport obligé à l'amour, ni que faire l'amour signifiait éprouver un sentiment d'amour. Sans avoir encore lu Lucrèce, ni éprouvé son conseil d'offrir ses jeunes charmes à plusieurs pour éviter les souffrances inutiles de la passion, la nature ne me portait pas vers l'exclusivité.

Surtout, j'appris vite que cet amour de la vie n'entraîne pas le bonheur en récompense, mais prépare à une sagesse païenne. Aimer et être heureux d'aimer tient souvent de la gaucherie. »

(pp. 50/51)

« L'Allemagne nazie était l'entité haïssable dans l'absolu. Mais si le IIIe Reich avait acquis ce statut, pourquoi les Allemands étaient-ils devenus nazis ? Question qui, pour la première fois, me venait à l'esprit, sans doute à force d'entendre Londres dénoncer, accabler "le régime nazi". Et les Français, s'ils se montrèrent dans leur attentisme largement maréchalistes, même s'ils se méfiaient du régime, n'avaient pas pour autant été tous collabos, ou du moins s'efforçaient-ils de faire oublier qu'ils avaient pu l'être. Suffirait-il d'un regard pour fissurer le credo à quoi jusqu'alors je souscrivais, la détestation des Boches ? L'attirance érotique, née de la beauté des jeunes tankistes, si soudaine et forte que je redoutais qu'elle en devînt flagrante, comme sans doute elle l'avait été le matin que j'ai dit, provoquait un trouble second que je traduisais ainsi – sans une âme à qui confier mon désarroi, car je pense que le meilleur de mes amis d'enfance à m'écouter m'aurait pris pour un fou – : si l'Ennemi et moi pouvions nous ressembler, était-il impossible que nous puissions partager des idées, une sympathie, mais d'abord un commun et parfait désir ? Impossible, non ; mais interdit parce que dangereux. Quoi de plus excitant que ce qui est interdit ?

L'intuition, l'intelligence se jouent de l'obstacle, de l'opacité et du non-dit. L'intelligence créatrice, lorsqu'elle prend en charge la réalité sensible, et nous restitue le don mystérieux de l'insecte, ou de l'oiseau, à suivre les mailles invisibles de sa cartographie érotique et nourricière, dessine peu à peu l'architecture, l'étendue, le climat de notre domaine secret ou revendiqué. François Mauriac le dit très bien en une phrase à propos de l'adolescent [...] : on trouve dans les livres ce qu'on y cherche ; il aurait pu ajouter : et dans toute œuvre d'art, quoi que fassent les censeurs. [...] Ce qu'on appelle le "champ culturel" – en l'occurrence celui des lectures dans lequel je m'aventurais avec avidité et dans toutes les directions – me révélait des repères, des chemins, des archétypes de ce que j'aimerais, ou récuserais. Ainsi, le goût que j'ai de l'Extrême-Orient, comme de la grâce aiguë des corps asiatiques, s'était formé à travers des illustrations de magazines et de plusieurs de mes livres préférés, mais je ne l'ai compris que bien plus tard.

Dans la grâce des jeunes tankistes et la beauté quasi imberbe de certains visages – soudain de ce visage qui me laissa interdit, ce regard qui s'étonnait, se troublait, qui évitait – je reconnaissais les silhouettes et les portraits de héros de mes livres d'aventures ou de certaines bandes dessinées. L'innocence n'est que le temps nécessaire à notre nature pour s'affirmer, ou pour qu'elle nous soit révélée par les rencontres imprévues dont on crédite le hasard : tôt ou tard ce qu'il nous apprend nous serait advenu. Je m'étonne de n'avoir pas suspecté – en tout cas je n'en fus aucunement conscient – que l'uniforme noir des tankistes avait pu aussi se substituer à la tenue habituelle au garçon dont j'étais épris, aidant à cristalliser mon attirance. Cela masquait un désir par un autre, ou les confondait pour que s'accomplisse avec l'Ennemi l'initiation de l'amour avec l'Aimé.

Des deux jeunes soldats rencontrés ce jour-là, je ne vis en réalité que lui, qui me laissa cloué sur place. Je devais avoir l'air d'un fou. Tandis que je le regardais, il s'étonna, hésita, s'arrêta sans que son compagnon eût rien remarqué. Nous étions en pleine ville, peut-être un peu avant ou après midi que les clochers sonnaient alors ; mais il se ressaisit, par l'effet de l'incrédulité, de la prudence, du nombre de passants ? Ils s'éloignèrent lentement ; je n'en finissais pas de trembler, le cœur battant.

Toujours, aussi loin que la mémoire puisse m'éclairer, j'eus le sentiment d'une différence par rapport aux personnes qui m'entouraient. Je n'avais que trop d'occasions de constater que bien des choses m'apparaissaient sous une autre lumière. Je tenais, instinctivement, à préserver cet écart. Entendre, de la bouche de quiconque, en guise d'argument : "parce que c'est comme ça", ou bien : "tu verras, tu feras comme tout le monde", me hérissait, quand bien même je n'en laissais rien paraître. Plus, ce type de niaiserie catégorique nourrissait des refus secrets et violents, dont seuls les adolescents savent se fortifier. Sentiment si conscient que souvent je me serais voulu seul au monde et libre de mon destin. Sentiment peu original à l'âge où l'on se cherche, mais si puissant, si persistant au long des années, que j'ai dissocié ma vie selon des chemins couverts – et ne passe pas qui veut de l'un à l'autre. Ma vie, il m'arrive encore de désirer la brûler tout entière, derrière moi, comme on brûle ses vaisseaux. Pourquoi, dès lors, écrire – et, surtout, avoir consigné ces pages –, sinon pour disperser une pincée de cendres de plus sur un "sol tout jonché de mémoire" ?

L'ailleurs bénéficie de l'a priori naïf que le bonheur pourrait s'y cultiver. Et les livres nous offrent des ailleurs inépuisables, riches de bonheur divers. Montesquieu ne force-t-il pas le trait en affirmant qu'il n'est pas de chagrin qu'une heure de lecture ne dissipe ? C'est vouloir se faire le cœur un peu sec ; ou bien il faut entendre, ce qu'au fond je crois plus exact, mais à chacun sa nature, que la lecture dissipe sur le moment ce que, pour autant, elle n'annule pas. Par un autre mouvement, écrire, nous inventons l'espace d'une mémoire à venir. Et la mémoire reste le lieu le plus sûr où croire que l'on a pu être heureux. Peut-être est-il arrivé qu'on le soit. Or, si le temps d'écrire n'était pas encore venu, tant s'en faut, j'avais le désir de goûter au bonheur de l'au-delà des livres, et j'y avais à peine mordu que les sens venaient m'y troubler de la manière la plus dangereuse. Pour se découvrir, l'adolescent a besoin de miroirs qui réfléchissent ce qu'il est, et, surtout, lui laissent apercevoir celui qu'il peut être. C'est dans le même temps qu'il a toutes les chances de rencontrer les modèles grâce auxquels ses rêves vont prendre corps. Au moment même qu'une amitié particulière pour un élève plus jeune me donnait le désir du bonheur, je rencontrai cet autre qui incarnait le malheur du désir, puisqu'il était l'Ennemi. Et s'il n'était pas coupable de mes préférences, il était armé d'une saisissante beauté.

À cette époque, il était à peine besoin de sortir de la ville pour se trouver à la lisière des champs ou des bois. J'aimais à me promener même seul, ne m'ennuyant pas. Certains jours, en mai, étaient déjà très beaux – et nous disions : la nuit sera claire, nous aurons une alerte, ce qui se vérifiait souvent. Puis ce fut l'été de la proche libération. Les bords de la rivière, les champs, étaient paisibles, on aurait pu y oublier le monde en guerre si la guerre n'était en nous, telle une maladie, telle la faim, insidieuse parce que rarement bien assouvie. J'étais passé derrière la gare, allant vers le barrage, tournant le dos au pont désormais brisé dans les eaux vertes. Personne n'habitait plus par là, mais après la Libération, on y danserait, dans une guinguette un peu à l'écart, le samedi soir. Plus loin, un chemin étroit escaladait le plateau, à travers des fourrés, vers des champs de blé ou, à droite en revenant vers la ville, les casernes. Les deux silhouettes se levèrent brusquement de la berge alors que j'allais m'engager dans le petit chemin montant. Était-il, Lui, accompagné du même soldat que la première fois, je serais incapable de le dire : j'étais comme hypnotisé. Ce compagnon qu'il avait je ne l'ai pas regardé ; après qu'ils eurent échangé quelques mots, il demeura à l'écart et peut-être même s'en alla-t-il de son côté. Quand je me remémore l'instant de cette seconde rencontre, je crois ressentir comme mon cœur cognait à se rompre – comme on cogne à une porte pour s'échapper, ou pour franchir le seuil interdit. Je devais être pâle de la peur que j'avais de moi, et je sais encore que je tremblais, mais

c'était de désir. Je gagnai lentement un recoin du champ de blé. Nous étions seuls. Peut-être se méprit-Il, l'Ennemi ? Sa paume me caressa lentement le visage, puis sa main descendit prendre la mienne. Il me demanda – ça, je pouvais le comprendre – si je parlais l'allemand. Je fis signe que non. Alors, il soupira, m'entraîna, par la main, au creux des tiges crissant sous nos corps.

Je désirais de l'Ennemi qu'il m'apprenne l'amour, et j'y étais prêt de tous mes sens. J'étais incapable de lui dire combien il était beau, Lui. À genoux, il entreprit d'ôter le ceinturon au poignard à lame large, son blouson, puis repoussa son pantalon sur ses bottes courtes, son maillot militaire – le mot "slip" n'était pas en usage en Europe. Pour la première fois, un corps d'adolescent s'offrait en entier partage à mon désir. Il eut, eu égard à mon inexpérience, une délicatesse de frère aîné, pour renouveler un premier plaisir précipité par la tension du désir, me laissant m'enivrer de sa saveur, de sa chaleur douce, de la parfaite sensualité de son corps. Il y avait une tendresse farouche dans son émoi sexuel, haletant, comme menacé, quasi panique. Il faisait l'amour avec une sorte d'égarement tendre et affamé.

Mais, à quatorze ans à peine, ce que je ne pouvais imaginer ni déchiffrer, c'est ce qui advint tout à coup, la déchirure du visage privé de l'éclat du bonheur physique que nous échangeions, les larmes noyant le regard soudain perdu de désespoir. Quel âge avait ce guerrier de Hitler ? Seize ans, dix-sept ? Il me fallut dominer la panique que tout adolescent éprouve aux sentiments extrêmes de ses aînés – que dire quand ce sont des adultes ! Ce garçon, digne des éphèbes de Sparte et d'Athènes, que tout me rendait dangereux, s'étouffait de pleurs contre moi dans la débâcle de son uniforme défait, soudain sinistre comme un deuil. J'étais si peu religieux qu'il ne me vint pas à l'esprit qu'il puisse s'agir d'un remords de cet ordre. Je pensai qu'il allait mourir, un jour proche, qu'il le savait. Je ne disposais d'aucun mot, je ne connaissais pas même son prénom, le langage aussi nous séparait. Je le serrais dans mes bras, refrénant l'angoisse qui montait en moi. Que pouvais-je contre un accès de peine si brutal, que je ne savais ni partager, ni apaiser ? Ce qui subsistait dans ces yeux rendus par les larmes plus brillants et plus lointains, c'était une expression tragique. Je reçus ce choc, je reçus son malheur sans qu'Il sache le dire, sans que je puisse l'apaiser, sans que je l'oublie jamais. L'Ennemi, mon Ennemi si beau et si douloureux, avait commencé de m'apprendre l'amour que l'on fait, et laissé pressentir celui que l'on donne, un désir impossible me serrait le cœur lorsque nous nous séparâmes, et c'était de l'aimer.

Ce qui m'étonne encore, alors que je rédige ce petit livre, est l'effarante imprudence qu'un adolescent peut commettre presque naturellement. Ce n'est qu'après avoir accompli cette folie, après avoir tenté d'en étouffer l'émotion que je me sentis soudain glacé. Je me rappelle m'être effondré, ruisselant de sueur, dans le creux du champ, une fois parti le jeune Allemand. L'unique fois pendant la guerre que la peur me coupa les jambes, ce fut cet après-midi-là. Je ne sais si je demeurai longtemps prostré, à calmer mon tumulte, mais je rentrai chez moi dans une sorte d'hébétude.

(pp. 67/75)